

LA CONTROLEUSE DU TRAIN 18940

Il n'est pas besoin de préciser l'heure exacte de la mort de Milena. Puisque cela n'a aucune espèce d'importance. C'était dans l'ancien temps, un lundi matin.

Il est 6h58. Le conducteur du train numéro 18940 de la compagnie Zubrowska est prêt à partir du quai numéro 3. Il fait un froid de palmipède, à ne pas laisser un clochard dehors. Tous les voyageurs restés en gare se sont transformés en canards ou en oies sauvages, ça dépend. On les voit s'agiter, bouger des ailes pour essayer de se réchauffer. Quelle idée aussi de faire un hall de gare parfaitement aéré de toutes parts. Une vraie glacière cette station. Milena, contrôleuse de train, n'a jamais apprécié cet endroit parcouru par les courants d'airs réfrigérés. Si elle tenait l'abruti d'architecte qui a conçu l'édifice et qui a été payé une fortune pour ça, elle lui dirait volontiers sa façon de penser.

Contrôler, vérifier des billets. Un jour de plus. Elle attend en queue de quai que les derniers voyageurs qui se sont réveillés à la bourre daignent presser le pas pour pouvoir fermer la porte derrière elle. Elle leur dirait bien sa façon de penser aussi à ceux-là. Certains se trouveraient subitement couverts de toutes sortes de noms d'oiseaux exotiques. Et peut-être même de noms de volatiles qui n'existent pas encore. Elle ne peut pas se permettre. Elle n'a de toute façon jamais su exprimer son agressivité. Un jour se dit-elle, quand ce sera mon dernier jour, je me lâcherai.

"La dondon emperlousée, tu te manges l'arrière-train !"

Enfin la porte se ferme derrière elle. La voici à nouveau sur une plate-forme qu'elle connaît par cœur. La porte jaune, d'un jaune douteux. Sur la vitre, le numéro de la voiture, la voit. 09 qui parfois peut changer de numéro. Il est écrit sur le carreau que la porte donne sur la voie. C'est original comme remarque, on n'a jamais vu une porte de wagon donner sur le vide. En-dessous, il est noté la ville du terminus sur une sorte de cahier cartonné à spirale. Au-dessus de toutes ces informations, des autocollants rappellent qu'il est interdit de fumer et qu'on se trouve en seconde classe. Sur la droite, il y a un stick blanc avec danger écrit en rouge et des explications sur l'art de monter et descendre d'un train. Au cas où, on ne sait jamais. C'est comme l'encart vert sur le bord de la porte qui montre un individu tombant à la renverse. Cela pourrait arriver les jours où les trains circulent les portes ouvertes, il faut faire attention. Autour de la plate-forme, il y a bien sûr la poignée rouge du signal d'alarme, l'extincteur d'incendie tout aussi rouge où il est bien écrit que pour s'en servir, il faut absolument enlever la goupille de sécurité. Puis appuyer sur le levier de commande. Ensuite presser la gâchette et diriger le jet sur la base des flammes. Sinon, il y a l'option d'ouvrir la porte donnant sur la voie et de se jeter dans le vide. Il y a aussi les portes grises des toilettes qu'elle va devoir ouvrir les unes après les autres afin que les passagers puissent satisfaire leurs besoins élémentaires. Il est bien noté que l'accès aux toilettes est autorisé à tous, les hommes et les femmes se trouvant ainsi unis pour le pire. Milena va devoir prendre le micro. Tout le monde va l'entendre. Elle va encore bafouiller comme d'habitude, elle déteste cet exercice.

Ce matin, ça tombe bien, il n'est pas question de contrôler les titres de transport des voyageurs. Quelle tannée de demander à des gens mal aimables et assoupis de sortir leurs tickets pour vérifier la validité.

Qu'est-ce qui lui a pris de faire un boulot pareil ?

Voilà un moment qu'elle se pose la question. Cela ne pouvait pas être l'envie de porter un uniforme, vu l'allure de l'habit. Aussi avait-elle passé la mention complémentaire en un an pour devenir contrôleuse, parce que c'est un travail comme un autre et qu'il n'y a pas de sot

métier paraît-il. Elle, elle fait des trous dans des billets. Et puis il y avait la garantie de ne pas perdre son activité. Alors bon, l'un dans l'autre.

Milena est célibataire. Ce serait en effet du sport que d'essayer de l'attraper entre deux trains. Pourtant elle est jolie la slave, un brin rondelette.

Il va falloir qu'elle se tape son collègue masculin, Michelangelo. Un gars marié, bêtement mysogine dès qu'il se met à raconter des histoires censées être drôles et qui ne font rire que lui. Il est aussi un peu raciste et homophobe à ses heures. Le con parfait ! Comment une femme normalement constituée peut-elle supporter un tel nase ? C'est à ne vraiment rien y comprendre.

Milena ne supporte plus sa solitude, les clients désagréables et les collègues graveleux. Elle se dit comme il est dit dans la chanson qu'un bateau viendra la chercher dans la brume au bout du quai, pour l'emmener là-bas au pays du soleil permanent.

C'est vrai que le brouillard est dense ce matin, d'une consistance impressionnante. En rase campagne, on ne verra rien d'autre que l'opacité du blanc. Elle va encore se sentir oppressée, c'est sûr. Heureusement qu'elle pourra s'enfermer dans les toilettes de longues minutes pour ne pas avoir à supporter Michelangelo qui n'aime pas voyager les rideaux tirés dans le compartiment. Et puis elle a tout prévu. Normalement, ce sera son dernier voyage. Elle aussi envisage de finir dans un grand trou et que son jour ultime sera aujourd'hui.

Oui, pourquoi faudrait-il qu'elle vive le supplice de Sisyphe ? Pourquoi devrait-elle subir une situation dérisoire répétitive dont elle ne verrait jamais ni la fin, ni l'aboutissement ? Elle sait qu'elle n'aura jamais la possibilité de se la couler douce comme les gars de Miami. Et pourtant elle en rêve parfois lorsqu'en transit, elle regarde les clips à la télévision. A quoi cela tient le destin d'une vie ? Une question de trop qu'on finit par se poser un jour, tout ça parce que son père, grand fan d'Albert, lui avait tendu en son temps le mythe de Sisyphe et qu'elle l'avait alors dévoré immédiatement sans tout à fait le comprendre. Et le relisant tant et tant, elle avait conclu que sa vie ressemblait fort à ce qui était décrit dans l'essai. Depuis, elle le porte toujours avec elle dans sa petite valise de poinçonneuse et ne manque pas à chaque escale d'en relire quelques passages. Et alors, qu'est-ce que ça peut faire que le suicide soit un signe de manque de force face au rien ?

Ce qu'elle a compris Milena, c'est qu'elle a eu la vie qu'elle méritait et qu'elle n'aurait pas pu prétendre à mieux. Quand on est limité intellectuellement et que le talent n'est pas au rendez-vous, on ne peut pas gagner beaucoup d'argent, avoir une vie dorée, prendre des avions, boire du champagne et manger des petits fours au bord des piscines. Qu'il n'y a aucune égalité des chances, aucune égalité tout court ni même d'inégalités justes.

Avoir une vie fonction de ses capacités de départ, c'est tout. Alors, puisque c'est comme ça et pas autrement, pourquoi faudrait-il s'éterniser à faire des petits trous dans des billets de première et seconde classe ?

Michelangelo est confortablement installé sur sa banquette, un livre à la main. Tout va bien, les portes des water-closets ont été ouvertes, le train s'enfonce dans l'épaisseur des vapeurs blafardes. Rien à l'horizon, rien non plus à dix mètres. Et si le monde avec ses injustices naturelles avait tout simplement disparu de la circulation ? Ô mon dieu, pouvez-vous exaucer ma prière de voir cette espèce succomber ? Et surtout, n'oubliez pas Michelangelo. Michel ! Je vais là où tu ne peux pas aller pour moi comme tu dis si souvent. Une envie soudaine et irrésistible d'en finir. Autant être la première à pénétrer dans cet espace clos, après il y a des fortunes diverses. Elle n'a certes pas de besoins adaptés à la situation sinon celui de vouloir se vider de tout principe de vie. Elle a sur elle tout le matériel requis, la fiole d'alcool fort et la boîte de comprimés.

L'endroit est exigü et pas très accueillant, les couleurs affligeantes. Et si je partais dans le petit trou en tirant la chasse ? Ce serait une belle fin pour une composteuse. Faudrait que je sois dans un dessin animé pour que cela puisse se produire. Non, je ne finirai pas ainsi, le corps desséché entre deux rails comme un excrément de la terre, ravagé par les déferlements de la nature. Et puis elle a pitié du poor lonesome cowboy qui viendrait à passer par-là, le même qui se ballade régulièrement le long des voies de chemins de fer à la fin des histoires de Far-West. Lui épargner la vue de la décomposition d'un cadavre et les odeurs pestilentielles qui s'en dégageraient, c'est quand même plus sympa. Oui, finir assise inerte sur une cuvette de chiottes, c'est plus respectueux pour l'environnement et les passants en mal de solitude.

Enfin la délivrance, la sortie de secours, le panneau exit qui clignote comme une enseigne de motel américain perdu au fin fond du désert de l'Arizona. Elle va pouvoir dégager de là, ne plus avoir à vivre pour un jour sans fin. Enfin the end. Cela aurait été tellement mieux de ne pas être humaine, cela aurait été tellement mieux qu'il n'y ait aucun être humain sur cette terre. Cela aurait été tellement mieux que seuls des animaux y soient, telle une biche galopante sur les plaines ardentes de juillet. La dernière pensée de Milena fut pour elle.

